

Zeitschrift: Revue internationale d'apiculture
Herausgeber: Edouard Bertrand
Band: 19 (1897)
Heft: 9

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE INTERNATIONALE

D'APICULTURE

Adresser toutes les communications à M. Ed. BERTRAND, Nyon, Suisse.

TOME XIX

N° 9

SEPTEMBRE 1897

SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Convocation

L'assemblée générale d'automne est convoquée à Lausanne pour lundi 18 octobre à 11 heures à l'Hôtel de France. Ordre du jour : 1° Allocution du président. — 2° Projet de Règlement pour les visites de ruchers. — 3° Propositions individuelles. — Repas à midi et demi.

La réunion du Comité aura lieu à 10 $\frac{1}{2}$ heures et vu l'importance du principal objet à discuter, il est très désirable que tous ses membres soient présents. Pour la même raison les apiculteurs sont instamment priés d'assister nombreux à l'assemblée.

Le Président, U. GUBLER.

CAUSERIE

Nous avons reçu les deux premiers numéros d'un nouveau journal d'apiculture paraissant mensuellement à Santiago du Chili, *El Apicultor Chileno*. Il est publié par MM. P. Robledo y Ca et rédigé par M. Juan Dupont-Lafitte. L'abonnement coûte 4 pesos pour le Chili et 6 pesos pour l'Etranger. Voici les principaux sujets traités dans les livraisons que nous avons sous les yeux : Fixisme et Mobilisme ; Des Ruches et du Rucher ; Maniement des Ruches ; Des Abeilles chiliennes ; Des Transvasements ; Monographie des Abeilles (d'après T.-W. Cowan) ; Commerce du Miel ; Les ruches Dadant et Dadant-Blatt. C'est ce dernier modèle que la rédaction recommande pour la culture intensive. Nos lecteurs savent déjà par notre correspondant M. Alfred Dufey que les méthodes mobilistes se répandent au Chili et qu'il y a même été fondé une société d'apiculture dont il est question plus loin.

M. de Trey nous adresse, en réponse aux observations insérées à la suite de son article du mois dernier, une longue lettre dont voici la substance : Il répète que les feuilles laminées seront achevées aussi rapidement que celles obtenues avec le gaufrier si elles sont aussi épaisses. Dans son établissement les cires sont maintenant sou-

mises au Contrôle officiel cantonal et elles sont stérilisées au moyen de la vapeur (?). Il possède la presse Rietsche et le laminoir, par conséquent peu lui importe qu'on lui demande des feuilles laminées ou pressées, et ce qui l'a engagé à faire valoir les avantages du laminoir — et, pouvons-nous ajouter, à signaler les inconvénients du gaufrier Rietsche — c'est que la propagande en faveur du gaufrier risque de porter atteinte à d'autres systèmes.

Il va sans dire que nous n'avons absolument rien contre les feuilles laminées si elles sont faites avec de la cire pure et si elles ne s'allongent pas. Il ne manque pas d'excellents fabricants, mais, malheureusement, d'autres ont donné lieu à des plaintes justifiées et la concurrence de la presse Rietsche a déjà eu pour résultat heureux de mettre les fabricants sur leurs gardes pour n'employer que de la cire pure, contrôlée, et ce n'est pas peu de chose.

LETTRE DE FRANÇOIS HUBER

au prof. Marc-Auguste Pictet⁽¹⁾

Genève, le 17 février 1813.

Mon cher Pictet,

Depuis que je vous ai soumis mon travail sur la respiration des abeilles, il a pris plus d'importance à mes propres yeux. J'en suis plus content depuis qu'il m'a paru vous intéresser, et c'est précisément pour cela que je voudrais le rendre plus digne de votre approbation et de celle de vos pareils⁽²⁾.

La première chose à faire selon moi, c'est de ne donner mon opinion sur la cause mécanique du renouvellement de l'air dans la ruche que comme une simple conjecture, mais dont la probabilité a été fort augmentée par le succès des ventilateurs artificiels. En présentant la chose sous la forme d'une *question* que je ne me vante point de résoudre, je risque moins de compromettre ma réputation et celle de mes amis. Les physiiciens et les naturalistes ne trouveront point mauvais que je leur donne la liberté de penser d'une autre manière et de chercher ou de trouver une meilleure explication de ce curieux phénomène.

Vous ne m'avez pas reproché d'avoir épargné les expériences : eh bien, je suis moins indulgent que vous, mon cher ami, il me semble que je n'en ai point fait assez. Pourquoi, par exemple, n'ai-je

⁽¹⁾ Cette lettre est intéressante par la bonne foi que Huber mettait dans ses recherches. — *Réd.*

⁽²⁾ Voir *Nouvelles Observations*, 1814, Tome second, Chap. VIII, pages 309 à 362. — *Réd.*

point répété en hiver ce que j'ai fait en d'autres saisons? Ne fallait-il pas savoir si les abeilles gâtaient l'air au même degré quand la mauvaise saison les retient chez elles que lorsqu'elles ont la clef des champs?

L'expérience de la ruche fermée aurait encore été bonne à répéter. L'événement quelconque nous eût appris si de libres communications avec l'air étaient aussi nécessaires en hiver qu'elles le sont en été? Ce qui pourrait en faire douter, c'est l'usage où l'on est, en certains cantons, de renfermer les abeilles plus ou moins étroitement à partir de la fin de l'automne jusqu'au retour du printemps. Il y a même, à ce qu'on dit, des paysans qui murent les portes de leurs ruches avec du mortier, de la terre glaise ou de la bouze de vache. On assure que ces ruches ne s'en trouvent pas mal. Quoique cette manière de clore les ruches soit loin d'être hermétique, et qu'elle ne prévienne qu'imparfaitement l'introduction et le renouvellement de l'air, je n'aurai l'esprit en repos là-dessus que lorsque j'aurai vu ce qui arrivera à des abeilles renfermées pendant l'hiver aussi rigoureusement que le furent, pendant l'été, celles que j'ai soumises à ma cruelle expérience.

Il me semble qu'il n'y n'aurait point de mal, en terminant le mémoire, d'indiquer ce qui reste à faire et, si l'on veut, d'annoncer que je le ferai. En parlant moi-même des ruches fermées par les cultivateurs dans l'arrière-saison, je préviens une objection qu'on ne manquerait pas de me faire, et qui paraîtrait péremptoire. Je ne négligerai rien pour me mettre en état de l'apprécier. Peut-être cela sera-t-il fait avant l'impression, car l'épreuve ⁽¹⁾ ne demande qu'une demi-heure.

Je perdis, il y a trois ans, une superbe ruche en hiver, et voici à quoi je crus pouvoir l'attribuer : Comme elle était vitrée, on l'avait recouverte d'un épais surtout de paille. Les liens s'étant relâchés, le surtout descendit trop bas à notre insu et barra la porte des abeilles. L'obstruction fut encore augmentée par les cadavres des ouvrières qui meurent journellement dans les ruches, et qui, dans ce cas, ne purent être emportés et jetés à la voirie. Ils s'y corrompirent donc, et comme l'air vicié par ces cadavres et par la respiration des abeilles ne put être expulsé, ni renouvelé, il fallut bien que la peuplade périt.

Mon fils a oublié de faire mention de l'unique expérience que je me sois permise en hiver. Je l'entrepris, comme vous le verrez dans cette lettre, à l'instigation de M. Senebier, qui la trouva nécessaire et son résultat décisif. Le courant d'air observé par Burnens, en février, à la porte de sa ruche ne semble-t-il pas prouver en effet que les

⁽¹⁾ Le mot *épreuve* semble employé ici dans le sens d'*essai*, *expérience* et non pas dans celui d'*épreuve d'imprimerie*. — *Réd.*

abeilles respirent en hiver comme en été ; qu'elles gâtent l'air autour d'elles et savent le renouveler, — à moins cependant que les mouvements de nos anémomètres ne puissent être attribués à une autre cause, par exemple à l'électricité, au magnétisme ou à quelque autre *foléra* ! Eh bien, quelque fol que cela paraisse, il est si facile d'en avoir le cœur net que je ne le négligerai pas. Un bâton de cire et un tube de verre suffiront pour réduire ce soupçon à sa juste valeur.

HUBER.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

Octobre

Celui qui n'a pas pu approvisionner ses ruches en septembre doit se hâter de le faire avant que la température soit descendue trop bas. Le sirop a besoin d'être operculé (sans cela il s'aigrit facilement) et ce travail demande du temps ; mais une fois le froid survenu les abeilles abandonnent tout travail.

En nourrissant on remarquera peut-être des populations qui n'absorbent pas le sirop ou ne le font que très lentement ; ces colonies sont suspectes et ont besoin d'être examinées. On trouvera le plus souvent qu'elles sont ou très faibles ou sans reine. Dans ce cas le meilleur parti à prendre c'est de les réunir aux voisines.

Lorsqu'on a fini de nourrir et que le pillage n'est plus à craindre, on ouvre pour l'hiver le trou-de-vol sur toute sa largeur et sur une hauteur de 6 à 7 millimètres. Le débutant se fait généralement une fausse idée des besoins de nos bestioles pendant la mauvaise saison : il les met bien au chaud, bien à l'abri des injures du temps en calfeutrant la moindre petite fente. Mais une bonne population bien approvisionnée sait toujours se défendre contre le froid ; c'est plutôt le manque d'air et l'humidité qui sont à craindre. N'a-t-on pas vu des essaims se loger dans une cheminée et y rester des années ? L'année dernière, faute de ruches vides, nous avons été obligés de placer un essaim dans une simple caisse en lambris très minces ; pendant l'hiver, les parois s'étant disjointes à tel point que les abeilles pouvaient sortir partout, nous nous attendions à trouver au printemps la population sinon morte au moins bien décimée. Mais pas du tout ! cette colonie est sortie de l'hiver très forte et a fourni à la récolte un des meilleurs résultats ! Pour donner de l'air M. de Layens recommande même de mettre pendant l'hiver des cales entre le plateau et le corps de ruche, comme nous avons l'habitude de le faire pendant la grande récolte.

Les paniers des fixistes ont certainement pour l'hivernage une qualité précieuse ; la paille dont ils sont construits laisse passer l'air

et l'humidité bien mieux que les parois peintes de nos ruches mobiles. Aussi conseillons-nous à tous ceux qui peuvent placer leurs ruches sous un abri de ne pas les peindre. Depuis nombre d'années nous avons fait l'expérience que l'hivernage se fait beaucoup mieux dans les caisses non peintes.

Belmont, le 22 septembre.

Ulr. GUBLER.

UNE VISITE AUX RUCHERS DE M. RUFFY A DELÉMONT

Renvoyée deux ou trois fois pour diverses causes, notre deuxième réunion de l'été a pu enfin avoir lieu à Delémont le 18 juillet dernier. Cordialement invités par M. Ruffy depuis deux mois, avec l'alléchante promesse de visites aussi minutieuses que l'on voudrait de ses diverses installations si prospères, plusieurs d'entre nous attendaient avec impatience le jour où les cartes de convocation nous appelleraient à Delémont. Aussi, le matin du 18, les neuf dixièmes de notre effectif roulaient sans doute en wagon le long de la Birse. Bah ! point, nous étions huit, ou plutôt sept, car notre vaillant Président, amateur de la pédale depuis quinze jours, avait enfourché sa bicyclette de très bon matin, et était arrivé le premier, couvert de poussière et de gloire, dans la vieille ville épiscopale, n'ayant pas fait, de Péry à Delémont plus d'une seule culbute. Il nous attendait avec M. Ruffy. Après les chaudes poignées de mains que les apiculteurs se donnent en pareilles circonstances, nous nous comptâmes, nous trouvâmes onze avec les volontaires et partîmes. Etre onze et avoir commandé à dîner pour quarante, voilà un des nombreux guignons des pauvres gens qui, dans toute société, détiennent les pouvoirs. Aussi nous en fûmes nous, désolés, annoncer la chose au tenancier de l'Hôtel du Soleil, et en route pour les ruchers ! M. Ruffy en a trois, nous n'avons donc que l'embarras du choix. Celui par lequel nous commençons se trouve à l'ouest de la ville, déjà en pleine campagne. Il porte un nom sinistre : le rucher des massacres. Cela signifie simplement que c'est là que M. Ruffy élève des reines par troupes, fait des essaims par fournées, qu'il mélange, supprime, réunit, remplace et tue, opérations qui, conduites avec la sûreté de coup d'œil et l'adresse intelligente acquises dans sa longue expérience, rapportent bon an mal an pas mal de pièces de cinq francs.

Pourtant, M. Ruffy n'est pas content. Ses ruches sont belles, fortes et bien portantes, le soleil brille de toutes ses forces, et des fleurs, en voilà partout, mais il n'y a pas de miel dedans. Jamais il n'a vu pareille misère. Il a hiverné 115 ruches, n'a pu extraire que 75 livres de miel, et il lui faudra pour 600 fr. de sucre pour son hivernage.

Mais il est temps d'ouvrir les yeux. Nous voici donc à proximité d'une ferme, en présence d'un grand rucher-pavillon à bâtisses chaudes, flanqué d'un côté d'un amas de ruches assez disparates, caisses et paniers. Devant, quatre belles rangées de Dadant donnent l'impression d'une grande armée

en ordre de bataille. Le tout est entouré d'une clôture en fil de fer qui n'a pas d'ailleurs la prétention d'arrêter davantage les incursions des curieux bien ou mal intentionnés que d'entraver les abeilles dans leurs allées et venues. Un poulain qui paît là tout auprès vient sans doute parfois passer sa tête entre les fils pour observer ce qui se passe là dedans. C'est qu'il y en a, des abeilles, dans ce petit coin de terre. Dans la fiévreuse activité des beaux jours de juin, elles doivent, comme les flèches de l'armée de Xerès, obscurcir le soleil. M. Ruffy se meut à l'aise au milieu de ce monde ailé ; on voit qu'il y est dans son élément. Il serait peut-être exagéré de dire qu'il connaît chacune de ses bestioles par son nom ; mais je ne serais pas étonné qu'il pût, lui fissiez-vous voir n'importe laquelle de ses abeilles, vous nommer son père et sa mère. Ses reines, parlez-lui-en ! Leur origine, leur âge, leurs charmes particuliers, leurs défauts, il vous dira tout cela devant chaque numéro de



Fig. 5. — RUCHER D'ÉLEVAGE DE M. RUFFY, A DELÉMONT.

ruche. De petits cartons blancs sont fixés sur chaque habitation, et pas une visite n'est faite que le résultat n'en soit consigné soigneusement là-dessus. Si vous possédez la clef, d'ailleurs fort simple, du système d'abréviations employé par M. Ruffy, vous pourrez lire sur chaque ruche toute l'histoire de la colonie. Ajoutons que M. Ruffy traite son monde comme les Spartiates leurs nouveaux-nés ; trouve-t-il, en nous faisant visiter ses populations, une reine offrant quelque signe de déclin, elle est supprimée sans merci. Une petite pression entre le pouce et l'index et c'est fait. On en cherche une autre, jeune et belle, prise dans un des nombreux nucléus que voilà ; on la place, avec le rayon où elle se trouve, ouvrières, couvain et le reste, au beau milieu de la population devenue orpheline et le tour est joué.

C'est de la républicaine Amérique, chose étrange, que M. Ruffy a appris l'art d'élever des reines en grand nombre. Il nous montre sur une

bande de rayon qui avait été préparée à cet effet, trente-huit cellules royales. On ne les sauve pas toutes, mais si l'on réussit à en avoir la moitié, cela ne fait-il pas dix-neuf ? Une magnifique Dadant a donné naissance cet été à 18 jeunes reines mûres en même temps ; 13 ont été sauvées. Elles sont là, logées chacune avec quelques centaines d'abeilles, dans une Dadant dont elles occupent un cadre ou deux. Toutes seront avant l'hiver à la tête de colonies pleines de promesses pour l'an prochain. Tout en nous présentant cette nombreuse famille de reines jumelles, M. Ruffy nous raconte plaisamment combien, lors de leur naissance, leurs appels ont émotionné le fermier voisin, qui vint tout alarmé lui annoncer qu'un petit enfant gémissait à fendre l'âme, perdu quelque part sous une de ses Dadant.

On pourrait donner à ce premier rucher visité le nom de rucher d'élevage, qui ne donne pas la chair de poule, et qui révèle son vrai but. M. Ruffy en possède deux autres, dont l'un se trouve à l'est de la ville, très agréablement situé au milieu des vergers et des jardins : c'est son rucher à miel.

Ici, point de ruches isolées. Tout est sous tuiles, en pavillons Bürki-Jeker, dans une superbe construction achetée au curé de Courtemaiche, qui l'a faite entièrement lui-même. Et cela a grand air : parois vernies, bordures de toit artistement découpées, fenêtres tournantes, et de la place pour un monde. M. Ruffy nous y fait voir des populations serrées qui enmagasineraient un rude butin si seulement on sentait du miel quelque part. Et des reines ! nous en avons vu là qu'on croirait engraisées. Celle-ci est qualifiée par son propriétaire du nom incroyable de dromadaire, celle-là de chameau ; voilà une pure italienne ; voyez la superbe bête avec ses trois points noirs sur le dos. Elle a été fécondée par un mâle de par ici, ou par un monsieur carniolien, n'importe, je ne sais plus. Donc, plus de nationalité pour sa progéniture. Foin de choses pareilles en apiculture. M. Ruffy veut des croisements, et il en provoque chaque année en faisant venir au printemps des ruches d'Italie et de Carniole. Presque la Triple alliance.

Revenons à notre dromadaire, qui occupe un moment les esprits. M. Fleury conseille de ne pas vendre cette bête, pour voir ce qu'elle produira. Il ne croit pas d'ailleurs qu'on puisse se fourrer dans une cellule d'ouvrière avec un derrière pareil. Mais qui est-il ce M. Fleury, aux malicieuses réflexions, qui nous accompagne depuis ce matin ? Un apiculteur de bonne trempe, vétérinaire aussi, ancien maire de Delémont si vous le voulez bien ; mais cela vient en seconde ligne. Il forme avec M. Ruffy la société d'apiculture du district de Delémont, aussi réelle, aussi vivante que beaucoup d'autres, qu'on n'en doute pas ! Les réunions sont extrêmement nombreuses, sans convocations ni programmes, les discussions sont passionnées, les cotisations nulles. Les séances peuvent avoir lieu fortuitement, lors d'une rencontre en pleine rue, pendant que M. Fleury enlève à son ami les aiguillons qui hérissent son visage. Et qu'on note bien ce point essentiel : M. Fleury aime l'odeur de la bataille ; il l'amène avec un malin plaisir à propos de mille et mille questions, et plus vive est la répartie, plus échauffée la discussion, plus aussi la séance est bonne. Il faut cela pour réfaire le sang. M. Fleury ne vous cachera pas, avec tout cela, qu'il doit à M. Ruffy le plus clair de ses connaissances en apiculture.

L'appétit vient en mangeant, dit-on ; nous constatons qu'il vient parfois

même avant. Aussi allons-nous dîner sans nous faire tirer l'oreille. Deux longues tables, avec cinquante couverts au moins, sont préparées pour nous à l'Hôtel du Soleil. C'est humiliant de n'arriver qu'une dizaine. Tant pis, la conscience est libre, l'estomac bon, deux conditions essentielles pour bien dîner. On parle apiculture ; de quoi parler sans cela ? Et l'entretien ne languit pas. M. Fleury se charge du reste d'attiser le feu s'il le faut ; et tout à l'heure vous le verrez partir en guerre contre les mœurs sanguinaires des abeilles qu'on nous propose si souvent comme modèles, puis s'apitoyer sur la brièveté et la tragique issue de leurs amours. M. Ruffy, lui, s'en bat l'œil.

Enfin, bien restaurés, nous rentrons en séance, c'est-à-dire que nous restons à table, dégustant à petites gorgées un café délicieux, pour parler de nos affaires. M. Chausse, président pour la première fois, mène la discussion, et s'entend à la mener rondement. Disons en résumé qu'on décide de faire à M. Raymond-Brunner une importante commande de boîtes à miel que la Société revendra ensuite à ses membres au prix de revient, et en se chargeant des ports ; puis qu'on discute, sans la résoudre, la question de l'achat d'une presse Rietsche au moyen de laquelle un de nos sociétaires transformerait, pour une petite rétribution, notre cire en belles feuilles gaufrées. On décide enfin d'établir au sein de notre Section un dépôt d'instruments d'apiculture que voudra bien nous confier M. Huber de Mettmens-tetten, dont, soit dit en passant, les couteaux ont été déclarés, par M. Cowan, meilleurs que ceux d'Angleterre. Lors de chaque séance, le dépôt sera là et chacun pourra s'approvisionner, en profitant encore de la remise faite à la Société. En somme, M. Chausse exprime l'idée que notre Section ayant traversé péniblement la période des grosses dépenses et des honneurs de bronze et de papier, honneurs que d'ailleurs nous ne dédaignons point, elle se mette à cheminer tout bonnement sans grand tapage, en se faisant du bien avec son argent.

On passe aux rapports des membres, assez défavorables en somme. Cependant nous nous trouvons tous mieux partagés que nos collègues de Delémont, dans notre région plus élevée. Quelques belles hausses, un grand nombre de nullités, point d'essaims où à peu près, voilà notre bilan. Et le miel est mélangé de miellat de sapin ; tant pis.

Une exposition d'agriculture du district de Courtelary aura lieu prochainement à Péry. Un de nos membres, M. Marguerat, désire que, après nous être fait connaître à Genève, nous nous fassions connaître chez nous. Cela paraît si logique que nous nous décidons à exposer.

Une proposition faite par M. Ruffy d'organiser dans quelques-unes de nos séances une petite loterie pour y attirer nos membres est adoptée avec d'autant plus d'enthousiasme que M. Ruffy nous offre pour chaque fois une de ses belles reines comme premier lot. Nous essayerons dès la prochaine réunion. Cette générosité de M. Ruffy n'est pas la dernière, car il nous offre pour finir un cours d'apiculture gratuit qui sera donné le printemps prochain dans un de nos villages. Nous n'aurons garde de laisser passer une aussi bonne aubaine, et si nous ne sommes pas reconnaissants à M. Ruffy, ce n'est vraiment pas l'occasion qui aura manqué.

La séance est levée, mais à vrai dire, elle continue encore chez M.

Ruffy, qui nous fait voir son outillage, presse Rietsche et extracteur, puis, sur le toit de zinc du bâtiment des postes, une ruche Dadant qu'il y a installée, très populeuse à l'heure qu'il est, et qui doit être préposée sans doute à la garde des valeurs confiées à la Poste. Cette ruche était extrêmement faible au printemps, mais la reine était jeune. Ah ! ce que vaut la jeunesse !

Encore quelques allées et venues dans la ville, une chope de bière ici, une visite de ruches là-bas, non loin de la gare, pour constater que la misère y fait valoir aussi ses droits, et le train arrive, le dernier, qu'il faut prendre bon gré mal gré. Une dernière et cordiale poignée de main à nos amis de Delémont, avec nos remerciements les plus chaleureux à M. Ruffy, toujours si dévoué, et le train siffle. Au revoir.

E. FARRON.

LES ABEILLES COUPEUSES DE FEUILLES

Colonies qui ne remplacent pas à temps leur reine caduque.

Cher Monsieur Bertrand,

Je vous adresse par la poste comme échantillon une boîte contenant deux abeilles que je viens de saisir en train de butiner sur des fleurs de pois vivace à fleurs roses. Ce sont des abeilles qui semblent assez communes dans nos contrées et que l'on rencontre en compagnie de nos ouvrières sur presque toutes nos fleurs. Elles font entendre un bourdonnement comme celui de nos abeilles communes et ont le même aspect. Cependant il me semble qu'elles n'ont pas de cueillerons aux pattes postérieures et on dirait qu'elles récoltent le pollen sous leur ventre. Lorsque je les tenais entre mes doigts j'ai vu qu'elles étaient armées d'un aiguillon qu'elles agitaient en tous sens pour essayer de me piquer. Ces insectes semblent organisés à peu près comme les abeilles et doivent certainement appartenir à la même famille. Vous les connaissez ou du moins vous êtes à même de les connaître ou bien de me donner quelques renseignements sur leur individu et sur leur colonie, si ces insectes vivent en colonie. Récoltent-elles du miel ? Font-elles de la cire ? Où se logent-elles ? Autant de questions que l'on se pose en les voyant. Peut-être certains de vos lecteurs, qui les ont remarquées comme moi-même, pourront trouver un intérêt à ce que vous répondiez à ces diverses questions et même à la description que vous pourrez nous donner des deux individus types que je vous adresse.

Les deux exemplaires reçus appartiennent à l'ordre des Hyménoptères (Hyménoptères porte-aiguillon), tribu des Apiens et au genre Mégachile. L'espèce est *Megachila ericetorum*, Lep. de Saint-Fargeau (= fasciata, Sm. ; = pyrina Nyt.), commune dans le Midi de la France. Elle est à peu près de la grosseur de notre abeille, mais ses ailes sont légèrement teintées de noir et son duvet est d'un blanc tirant sur le jaune.

« Les Megachiles sont des abeilles solitaires qui nourrissent leurs larves de pollen et de miel. Réaumur les nommait *Abeilles coupeuses*

de feuilles, en raison de l'habitude de toutes leurs espèces de couper les feuilles fraîches de certains arbres ou arbrisseaux pour former un enduit intérieur, doux et lisse, au tube qu'elles creusent et qu'elles approprient pour le dépôt de leurs œufs et de la pâtée des larves. Le plus souvent les Mégachiles creusent dans la terre, le sable ou le mortier des murs, de longs terriers obliques et cylindriques, s'éloignant peu de la superficie du sol, de 30 à 50 centimètres environ ; parfois elles creusent leurs galeries dans les vieux arbres ou les poteaux pourris, c'est-à-dire dans le bois friable » (M. Girard).

C'est le cas de la Mégachile qui nous occupe et elle se sert pour l'enveloppe de son nid de morceaux de feuilles, telles que celle du poirier ou du marronnier d'Inde. La brosse pollinifère des Mégachiles se trouve sous l'abdomen. Ces insectes sont très utiles en ce que leurs visites dans les fleurs concourent comme celles de nos abeilles à la fécondation des végétaux.

Je voulais vous donner des nouvelles de l'apiculture dans l'Aveyron, mais j'attendais toujours d'avoir quelques consolations sur notre récolte bien compromise. Ces consolations ne sont pas arrivées. On pourra citer l'année 1897 comme une des plus tristes et des plus misérables pour les apiculteurs de nos contrées. Nos colonies se sont mal développées au printemps, à cause des froids qui sont survenus en avril et mai. La ponte s'est ralentie et les provisions ont été absorbées en quelques jours.

Au moment de la floraison des prairies naturelles, le temps était très beau, mais avec une continuité de sécheresse et de vent, aussi les fleurs étaient sans nectar et les apports journaliers étaient nuls. Après les prairies naturelles, les tilleuls et les châtaigniers ont fleuri, mais dans les mêmes conditions défavorables, et nos ruches sont vides. Nous ne pouvons guère compter sur une seconde récolte car la sécheresse persiste et les regains sont encore à venir. Dans ces conditions l'essaimage a été nul tant chez les fixistes que chez les mobilistes et nous attendons avec anxiété la mise en hivernage pour voir si nous ne serons pas obligés de recourir au nourrissement.

J'ai eu dans mon rucher plusieurs ruches qui sont devenues orphelines. C'étaient les plus belles au printemps et le couvain y était fort régulièrement distribué. Rien n'indiquait la présence d'une vieille reine inféconde et cependant, alors que ces ruches dans le courant de juin me semblaient moins actives, je les visitai et je trouvai les cadres absolument dépourvus de couvain et de miel, occupés en grande partie seulement par du pollen. J'ai immédiatement mis du couvain jeune pris à d'autres ruches et les abeilles ont remplacé les reines qu'elles avaient perdues. Il m'est arrivé même un fait qui répond en certain point à la lettre d'un de vos abonnés publiée dans votre dernier numéro.

Parmi ces ruchées que j'avais pourvues de couvain jeune, sans me préoccuper autrement de leur reine et convaincu qu'elles étaient orphelines, il il s'en rencontra une que je visitai à fond lorsque je m'aperçus qu'elle n'avait pas élevé de cellules royales. Je n'y trouvai aucun œuf et cependant

je rencontraï tout à coup une vieille reine que je supprimai, et après cette suppression les abeilles se sont mises à élever de jeunes mères. Je croyais qu'une reine en vieillissant devenait de moins en moins féconde et que les abeilles cherchaient à la remplacer dès qu'elles la voyaient ainsi affaiblie, mais j'ai été surpris qu'elles en arrivent ainsi à être absolument dépourvues de tout couvain et à conserver cette mère inutile.

Dans une autre colonie un fait analogue s'était produit. Cette ruche, qui était au printemps absolument bien garnie de couvain, avait attendu que la mère ne pondît plus que des mâles, car je la trouvai seulement avec quelques œufs de mâles déposés çà et là dans un cadre et les abeilles allongeaient ces cellules dans l'espoir d'y élever des reines. Cette colonie était orpheline, car dès que je lui ai fourni du couvain elle a agi régulièrement comme d'habitude pour sa conservation.

Mon expérience de cette année prouve donc bien surabondamment que souvent les abeilles ne pourvoient pas à temps au remplacement de la mère devenue trop vieille ou inféconde.

Je serai très heureux, mon cher Monsieur Bertrand, d'avoir votre opinion et de profiter de votre savante expérience, en la matière. Dans cette attente, etc.

Saint-Geniez, Aveyron, 17 juillet.

C. SERPANTIÉ.

Président de l'Abeille du Rouergue.

Il arrive en effet que les abeilles ne s'y prennent pas à temps pour remplacer leur vieille reine caduque — elles ne sont pas infailibles — mais nous ne sommes pas en mesure d'en expliquer la cause. Le cas n'est pas fréquent et s'il s'est présenté plusieurs fois cette année dans votre rucher, cela peut tenir aux circonstances difficiles qu'ont eu à subir vos colonies : absence de miellée, manque de vivres accompagné d'un arrêt dans la ponte, etc.

TRAITEMENT DU MAL-DE-MAI PAR UN PURGATIF RUCHER DIRIGÉ PAR UN SOURD

Au printemps dernier, je vous écrivais que j'allais employer un nouveau remède contre le mal-de-mai. L'expérience que j'en ai faite n'a pas été concluante : le mal a effectivement disparu, mais la petite miellée qui s'est produite pendant le traitement pourrait aussi avoir déterminé la guérison. Si jamais une de mes ruches est de nouveau envahie par la même maladie, je me propose bien de renouveler l'expérience. Voici mon remède, qui certainement vous fera rire :

30 grammes de sirop de manne dans un litre de bon sirop ; en administrer au matin d'une belle journée 300 grammes, cela tous les deux jours.

Le sirop de manne est un purgatif efficace et débarrassera les abeilles des matières fécales. Le mal-de-mai, dans mon rucher, se caractérise par

un abdomen gonflé et l'impossibilité dans laquelle les abeilles se trouvent de se vider; dans cet état, ces dernières sont naturellement lourdes et incapables — ou à peu près incapables — de voler, mais non paralysées comme le prétendent quelques apiculteurs américains (1). Le sirop de manne m'a donc paru un remède tout indiqué.

Dans mes pérégrinations pendant les vacances, j'ai toujours l'œil ouvert, j'examine la flore, j'épie les ruchers et me présente sans introduction chez mes confrères en apiculture. C'est de cette manière que j'ai fait la connaissance de maints bons apiculteurs de la Suisse allemande parmi lesquels je vous signalerai aujourd'hui Jean Roth, à Brenzikofen, entre Diesbach et Thoune, canton de Berne. Je découvris un de ses ruchers en descendant de la Falkenfluh et sans autre préambule, un joyeux bourdonnement me conduisant, je m'y rendis. Je fus mal reçu, la chaleur excessive de la journée avait rendu les abeilles de méchante humeur.

Ayant constaté que le rucher, qui abrite 80 ruches, était bien fermé, j'allai heurter à la porte de la ferme voisine où j'appris que le propriétaire demeurait un quart-d'heure plus loin dans une maisonnette située presque au bord de la route. Bientôt après je me trouvai au domicile de l'apiculteur. Ce terme est ici tout à fait à sa place, car Jean Roth fait de l'apiculture son unique occupation. Je me tenais debout près d'un rucher devant sa maison, quand je vis paraître un homme d'à peu près 40 ans, de petite taille, légèrement voûté, l'œil vif, l'allure dégagée, la mine intelligente et avenante. Je voulus me présenter, mais d'un signe de la main il me fit comprendre qu'il était sourd et, devinant le but de ma visite, il me demanda : « Désirez-vous voir mes ruches » ? Sur un signe affirmatif de ma part, il tira les clefs de sa poche et ouvrit un rucher contenant vingt colonies. Nous y entrâmes. Pendant deux heures il me montra avec des mouvements à la fois doux et lestes, des soins méticuleux et une habileté si consommée ses ruches diverses et ses reines que nous n'avons pas été piqués une seule fois. Durant ma visite, la conversation allait cahin-caha : je ne réussissais pas toujours à me faire comprendre; mais, m'avisant d'un morceau de craie, je jetai mes questions rapidement sur la paroi de l'apier ou sur les ruches mêmes. De cette façon, je fus vite au courant des affaires de mon hôte. Il possède 160 à 200 ruches, système Burki-Jeker, toutes faites par lui-même avec une exactitude et une propreté extrêmes; tous les instruments : mello-extracteur, cérificateur, feuilles gaufrées, etc., sont de sa fabrication. Le miel trouve facilement son écoulement, vu la proximité des stations d'étrangers de l'Oberland bernois. Le reste du temps pendant lequel les abeilles ne l'occupent pas est consacré à la culture d'un lopin de terrain. Sa femme — sourde-muette — s'associe à tous ses travaux. Après m'avoir montré encore ses nombreuses récompenses obtenues aux diverses expositions locales, l'aimable apiculteur ouvrit une petite armoire où était réunie toute sa bibliothèque apicole et j'ai pu me convaincre qu'il était à l'affût de toutes les innovations et les perfectionnements de notre temps. Je n'oublierai pas l'air de satisfaction

(1) La maladie qui sévit aux Etats-Unis et à laquelle les Américains ont donné le nom de paralysie est beaucoup plus grave que n'est généralement le mal-de-mai chez nous, car elle décime souvent les ruchers. Voir dans cette livraison l'article Paralysie des abeilles.

qu'il avait quand, en regardant avec tendresse sa maison, il me dit une de ses dernières paroles : « Il y a une dizaine d'années je ne possédais rien; mais, grâce aux abeilles, j'ai pu bâtir cette maison ». Je quittai la paisible retraite de ce *self-made man*, encouragé et stimulé, avec le sentiment d'avoir eu la chance de rencontrer un véritable maître.

Cette année comptera certainement parmi les médiocres ou les mauvaises, et cependant en me rappelant la consternation qui règne après deux années de disette chez les apiculteurs de certaines régions de notre patrie, je suis content de ma récolte, car outre les provisions nécessaires pour l'hiver, mes abeilles ont ramassé de quoi me payer largement les peines et les soins que je leur ai donnés.

Agréé, etc.

J. KELLER, *professeur*.

Neuchâtel, 25 août.

RUCHER DE M. ALFRED DUFÉY AU CHILI ⁽¹⁾

Adencul, près Victoria (Araucanie, Chili), le 23 janvier 1897.

Honoré Monsieur,

J'ai le plaisir aujourd'hui de vous envoyer la photographie de mon rucher.

La vue a été prise par un de mes collègues le lendemain de l'assemblée de la « Sociedad de Apicultura de la Frontera », à l'occasion de la visite faite par une partie de ses membres. Comme vous pouvez le voir, elle n'est pas très bien réussie et cela à cause de la trop grande clarté du soleil, entre midi et une heure du soir ⁽²⁾.

A cause du recul insuffisant, il n'a pas été possible de prendre une vue d'ensemble, aussi il n'y a guère plus de la moitié des ruches qui figurent dans le cliché; les ruches sont placées de trois côtés de la maison et ont leurs entrées tournées du côté de l'ouest.

Au premier plan à droite est M. Carmine, président de la Société ⁽³⁾; derrière sont MM. Donze, trésorier, et Fellaz, membres du Comité. Adossé à la paroi, toujours à droite, figure un apiculteur allemand affublé du costume indien de la région. A gauche dans le centre est placé l'extracteur; M. Teodoro Muller, membre du Comité, est placé au-devant de celui-ci; plus en avant et en manches de chemise, figure le propriétaire du

⁽¹⁾ La province de l'Araucanie, qui est actuellement le territoire de colonisation du Chili, se trouve dans la partie sud de ce pays. « La flore chilienne, écrivait notre collègue en 1893, se prête admirablement bien à la culture des abeilles, surtout dans la région du centre, à partir du 30^{me} jusqu'au 38^{me} degré de latitude australe. Il est évident que plus au sud elles y prospéreraient également bien, quoiqu'elles n'y aient pas été encore introduites.

Cependant il faut tenir compte que la pointe méridionale de l'Amérique à partir du 35^{me} degré de latitude est relativement plus froide que les contrées correspondantes de l'hémisphère boréal, mais sans que la température y offre ces grandes différences du chaud au froid; au contraire elle y est plus constante. »

Victoria se trouve sur le 38° 46' de latitude sud.

Les ruches de M. Dufey sont du modèle Dadant-type à 13 cadres. — *Réd.*

⁽²⁾ La vue a été prise le 28 décembre, c'est-à-dire en plein été. — *Réd.*

⁽³⁾ La pancarte qu'il tient à la main portait dans l'épreuve photographique un timbre en rouge au nom de la Société. — *Réd.*



Fig. 6. — RUCHER DE M. DUFÉY, A ADENCUL, CHILI.

rucher, tandis qu'à droite, avec les yeux abaissés sur le petit turbulent assis sur le chapiteau d'une ruche, est représentée la reine des reines.

La bonbonne qui est sur le toit d'une ruche contient de l'hydromel, seulement on a oublié d'y mettre l'étiquette.

La récolte du miel n'a pas marché bien fort jusqu'à présent; les fleurs sont desséchées par le vent du sud qui souffle tous les jours. Nous n'avons pas eu de pluie depuis le commencement de décembre dernier, j'espère que février nous dédommagera largement du temps perdu.

Agréez, etc.

ALF. DUFÉY.

LA PARALYSIE DES ABEILLES

Au Directeur de la *Revue*,

En ce qui concerne la paralysie des abeilles, il me semble d'après les diverses descriptions données par les journaux des symptômes du mal que l'on confond (aux Etats-Unis. — *Réd.*) sous ce nom différentes affections. Le mal n'apparaît pas non plus à époque fixe; tantôt il est signalé au printemps, tantôt en été ou en automne. Vous-même, dans la *Revue* de 1894, p. 259, vous concluez ainsi : « Le mal-de-mai, le bacille qui rend les abeilles glabres et la paralysie sont-ils des maladies distinctes ou seulement trois formes de même mal, les deux premières bénignes, la troisième maligne? L'expérience nous manque pour trancher la question. » L'élève oserait-il tenter d'élucider ce que le maître a renoncé d'éclaircir? Non! Cependant permettez-moi d'exprimer modestement mon opinion : je pense qu'il y a là trois affections bien distinctes. Au surplus, sauf erreur, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en parle. Hamet dans son Cours d'Apiculture, et probablement d'autres avant lui, signalait déjà ces maladies sous des noms différents; ainsi ce qu'on appelle mal-de-mai est probablement la constipation dont parlent les fixistes; les abeilles atteintes de ce mal ne peuvent voler, ont l'abdomen gonflé d'excréments et meurent au bout de peu de temps, voir Hamet, Cours d'Apiculture, p. 115 et 116 ⁽¹⁾; c'est le cas signalé par M. Dufey, *Revue Internationale* 1894, p. 257. La paralysie, maladie ainsi dénommée par les Américains, ne me paraît pas être autre chose que le « vertige » des fixistes et dont voici la description donnée par Hamet dans son Cours p. 120: « Le vertige est une maladie qui atteint individuellement les abeilles dans certaines localités. Celles qui en sont affectées ne peuvent plus voler, elles courent, elles tournent sur elles-mêmes jusqu'à ce qu'elles tombent épuisées. Cette affection, que quelques apiculteurs attribuent à la fleur du chanvre, d'autres aux ombellifères, se manifeste vers les mois de juin et juillet. On ne lui connaît pas de remède. Pendant quelques années, de 1850 à 1865, le vertige a été une véritable épidémie dans plusieurs cantons du nord de la France, il ressemblait à une sorte de choléra qui réduisait les populations au tiers ou au quart dans l'espace de deux ou trois jours. Il sévissait en mai et juin. »

(1) Voici notre propre description du mal-de-mai dans la *Conduite*: « Les abeilles se traînent péniblement; elles sont incapables de voler et meurent au bout de quelques heures, l'abdomen gonflé et rempli d'excréments ». — *Réd.*

Les abeilles glabres sont aussi mentionnées par Hamet, p. 274, mais il n'attribue pas leur cas à une maladie.

En ce qui me concerne, voici les différentes observations que j'ai pu faire sur ces affections des abeilles. Je n'ai rien à dire sur le mal-de-mai, n'en ayant pas pour ainsi dire connaissance.

Quant au vertige ou paralysie, j'ai pu cette année bien l'observer; le mal a fait son apparition dans le courant de juin. Les abeilles, à leur départ, ne peuvent pas voler. De bon matin on les voit réunies par petits groupes à terre devant la ruche qu'elles viennent de quitter : elles ne semblent avoir aucun mal, sauf peut-être que leurs mouvements paraissent moins vifs, leur abdomen n'est pas gonflé, mais elles ont perdu l'usage de leurs ailes. Après être restées un certain temps rassemblées en groupes, elles se dispersent dans toutes les directions, en courant, comme si une force inconnue les obligeait à s'éloigner de leur ruche, et finissent par périr d'inanition. En ayant ramassé un certain nombre, je les mis dans une boîte en fer blanc profonde de 7 à 8 cm. ; je la laissai ouverte, néanmoins aucune de ces abeilles ne put sortir. Je leur donnai du miel, elles vécurent ainsi pendant deux ou trois jours. La mortalité n'était pas très grande, sauf dans trois ou quatre ruches, où il devait en périr quelques centaines par jour; dans les autres colonies il en mourait beaucoup moins. Cela dura ainsi environ une semaine, puis le mal disparut.

Quant aux abeilles glabres, j'en vois tous les ans durant le cours de la saison dans un certain nombre de ruchées. En ce moment, j'en ai une où l'on voit tous les jours quelques-unes de ces abeilles noires, luisantes, sans poils, qui sont chassées par les ouvrières, sans doute parce qu'elles sont malades. Mais le mal ne prend jamais les proportions désastreuses signalées par votre correspondant dans la *Revue* de juillet; c'est tout au plus s'il meurt quelques abeilles par jour de ce mal et encore toutes les ruches n'en ont pas. Cependant, il y a des années où il sévit avec plus de rigueur.

Chalus (Puy-de-Dôme).

A. ASTOR.

D'après la description que donnent les Américains de ce qu'ils appellent la paralysie, cette maladie serait plus grave que le simple vertige des fixistes; elle consisterait aussi dans la dépilation (abeilles luisantes, noires, glabres, *Bacillus Gaytoni*) et dans la constipation (mal-de-mai), bien que ce dernier symptôme ne soit pas toujours mentionné. Nous avons déjà donné dans la *Revue* des extraits des journaux des Etats-Unis à ce sujet; voici encore une autre description tirée de *The Bee-Keepers' Review* de novembre 1896 :

« Le couvain est probablement atteint, mais c'est seulement dans de rares occasions qu'il l'est assez gravement pour être expulsé. Les jeunes abeilles semblent saines, mais ne le sont probablement pas en réalité. Plus tard on remarque quelques mouvements anormaux; plus tard encore apparaissent les signes de raideur et d'inertie. Puis, les poils tombent et les abeilles deviennent luisantes (comme polies). Quand il y a une bonne quantité de jeunes abeilles encore peu atteintes, elles s'occupent à traîner dehors les plus gravement malades. La paralysie est plus apparente au printemps, parce qu'à cette époque presque toutes les abeilles sont vieilles. Sa dispari-

tion plus tard est en grande partie une illusion causée par l'extinction de la vieille génération. » (E.-E. Hasty, d'après A. Gétaz.)

Les Américains attribuent la maladie au bacille qui cause la dépilation et la considèrent comme contagieuse. Le bacille en question serait presque identique à celui qui cause la pébrine des vers-à soie, c'est pourquoi M. A. Gétaz (*Gleanings*, 1^{er} février 1897) estime que, de même que chez ceux-ci, la maladie est transmise d'une génération à la suivante par le moyen des œufs et qu'on peut la combattre par le remplacement des reines. Un autre apiculteur, M. Woodchopper (*Gleanings* 15 mars 1897), dit qu'il réussit toujours à guérir la maladie en renouvelant la reine avec certaines précautions.

SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Résultat des pesées de nos ruches d'observation en août 1897

STATIONS			Système de ruches	Force de la colonie	Augmentation	Diminution	Journée la plus forte	Date
					Gr.	Gr.	Gr.	
Mollens ..	1061	Valais	D.-Blatt	moyenne	—	4.000	300	4 août
Orsières ..	890	»	Rausis	»	—	1.200	300	13 »
La Sonnaz	539	Fribourg	Dadant	affaiblie	—	1.910	100	18 »
La Plaine	357	Genève	Layens	bonne	6.500 ¹	—	2.100	25 »
Arnex	546	Vaud	Dadant	»	900	—	300	14 »
Bournens.	568	»	D.	»	—	—	—	(²)
Bressonnaz	536	»	D.	moyenne	—	1.600	700	1 »
Carrouge .	729	»	D.-Blatt	»	—	200	800	7 »
Juriens ...	800	»	Dadant	forte	200	—	?	?
Orbe	483	»	D.	moyenne	2.300	—	800	24 »
Pomy	569	»	Layens	»	—	1.700	200	7, 10 »
St-Prex ..	1. S. 390	»	Dadant	bonne	—	900	—	—
	2. N.		D.	forte	—	1.800	100	27 »
	3. E.		D.	»	—	900	100	24, 27 »
	4. O.		D.	»	—	1.000	100	24, 27, 30
Belmont ..	481	Neuchât.	D.	moyenne	1.750	—	900	4 août
Coffrane ..	800	»	D.	»	—	1.400	600	11 »
Couvet ...	737	»	D.	bonne	—	1.000	100	3, 4, 17, 18
Côte aux fées	1040	»	D.-Blatt	»	—	3.300	—	—
Ponts	1056	»	D.-B.	moyenne	1.200	—	400	11 août
St-Aubin .	440	»	D.-B.	»	—	1.800	150	18 »
Cormoret .	711	Jura-Bs	Dadant	»	1.850	—	1.300	10 »
Tavannes .	761	»	D.	forte	700	—	500	4, 5, 10 »

(1) Cette récolte a été faite sur le sarrasin ou blé noir.

(2) Cette station a dû nourrir dès le commencement du mois.

ERREUR ET VÉRITÉ

Monsieur le Rédacteur,

Vos lecteurs estimeront, comme moi, qu'un refus motivé d'insérer ma lettre ouverte à M. Dadant eût été de beaucoup préférable, pour la délicatesse de tous, aux nombreuses notes dont votre rédaction a balaféré ma missive.

Je me vois obligé de déclarer ouvertement, avec la confiance de ne rien apprendre à personne, que je tiens à la loyauté d'abord et ensuite à mes idées. Si donc je me suis trompé, qu'on me le dise ; erreur n'est pas compte, et je serai toujours heureux de reconnaître une erreur. Mais j'espère qu'aucun de vos lecteurs ne s'arrêtera un moment à la pensée que j'aie pu *tronquer* sciemment une citation pour l'amener à mon sentiment. Cette seule pensée détruirait à jamais les rapports d'estime mutuelle dont vit un journal.

L'erreur. — Après avoir lu deux fois l'article de février de M. Dadant, tout occupé de l'idée principale de l'auteur qui recommandait les grands approvisionnements des nids à couvain, j'étais resté persuadé que ses ruches « irrégulièrement bâties » n'étaient autres que les ruches « achetées d'un voisin ».

D'après votre observation, j'ai relu de nouveau le travail de M. Dadant et me suis aperçu, avec une profonde surprise, que je m'étais trompé. L'expérience de M. Dadant portait non sur des cadres de 30 cm. \times 42, comme je l'avais cru à tort, mais sur des cadres de 27 \times 42. Je m'empresse donc de reconnaître mon erreur sur ce point, et d'en donner acte à qui de droit.

Mais, il me suffit et au delà d'avoir commis cette erreur sans qu'on vienne m'en imputer d'autres que je n'ai pas commises et dont je ne saurais accepter la responsabilité.

La Vérité. — Dans la note 2, de la page 153, votre journal me donne un démenti que je repousse absolument.

Vous dites : « Non, la 4^{me} édition....., de même que la 5^{me} et les suivantes portent non 263 ni 265, mais 267 $\frac{1}{2}$ m/m. Je n'ai entre les mains que la 5^{me} édition de votre excellente *Conduite*, mais j'affirme qu'elle contient à la page 135, sous la figure 59, Blatt, les mots suivants, conformes à mon texte : « Dans œuvre, hauteur 263 m/m » (1).

Quant au *cadre Hoshal*, expliquons-nous : l'auteur ne donne aucune mesure ; j'ai donc dû m'en rapporter aux proportions de ses figures qui n'ont aucun rapport avec le cadre Langstroth.

La figure n° 4, donnée par M. Hoshal comme son idéal, est composée de trois cadres superposés : un pour le nid à couvain et deux pour les hausses.

(1) La figure en question (*C.* V^{me} éd., p. 135) n'est pas le diagramme du cadre Dadant-Blatt, mais celui du cadre Blatt (système allemand) qui est représenté avec « quelques autres bons cadres à couvain connus ». On peut voir que toutes les dimensions marquées diffèrent légèrement du Dadant-Blatt. Plus loin, p. 152, nous indiquons les mesures de ce dernier, en disant que c'est celui de l'apiculteur Blatt *adapté* à la ruche Dadant Modifiée. Cette adaptation a nécessité de légers changements dans les deux dimensions ; ainsi, pour conserver la hauteur extérieure du cadre Dadant-type, soit 300 m/m, il a fallu augmenter le Blatt de quelques millimètres, ce qui a donné 267 $\frac{1}{2}$ dans œuvre. — *Réd.*

Ces trois cadres ont la même hauteur, qui correspond proportionnellement au chiffre de 8 m/m ; leur largeur, également identique, est, d'après la même base, de 300 m/m. Puis-je voir raisonnablement dans ces dimensions autre chose que trois cadres de 30 cm. de largeur sur 8 m/m de hauteur ? d'autant plus que l'auteur affirme qu'il est partisan des petites ruches et des « nids à couvain où il n'y ait pas de miel, ou qu'il y en ait le moins possible au « sommet »..... « Qu'il ne doit pas non plus se trouver des rayons de « miel au-dessous d'elles sur les côtés de la chambre à couvain »..... « Qu'on doit tendre à avoir une chambre à couvain étroite autant que faire « se peut, plutôt que large ».

Voilà, certes, plus de citations qu'il n'en faut pour prouver que M. Hoshal est pour les petites ruches, pour les petits cadres et pour les nids à couvain *sans miel*. En voici pourtant encore une : M. Hoshal dit : « 8° C'est un fait acquis que lorsqu'une chambre à couvain est trop grande « pour qu'une reine puisse la remplir entièrement de couvain, l'espace « restant sera garni de miel. Nous voyons par conséquent que cette trop « grande capacité est une erreur si nous désirons que la chambre à couvain « soit remplie de couvain et vide de miel ».

Oh, horreur ! que deviendraient, dans de telles ruches, nos pauvres abeilles bourguignonnes qui, pendant dix mois de l'année, doivent vivre de leurs provisions acquises pendant les deux mois de mai et juin ?

Les explications qui précèdent m'ont paru nécessaires ; je vous les donne en toute loyauté et vous prie, Monsieur le Rédacteur, de n'y voir aucun esprit de critique ni de polémique. Je compte sur votre impartialité pour vouloir bien les reproduire dans l'intérêt de la vérité que nous cherchons tous deux.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de mes sentiments aussi distingués que dévoués.

Sens, 17 septembre 1897.

FRÈRE JULES.

GLANURES

Piqûre d'abeille et Permanganate de Potasse. — En livrant ces quelques lignes à la publicité, je n'ai d'autre prétention que de résumer une discussion que nous avons eue, un jour, M. Collumbien, chef jardinier à l'Ecole d'Horticulture, et moi, lors d'une visite à la section d'apiculture de cet Institut.

La discussion roulait sur les dangers plus ou moins grands d'une piqûre d'abeille et sur l'emploi du permanganate de potasse comme moyen curatif. Il ne m'appartient pas de prendre position dans la discussion sur la composition chimique et physiologique du venin de l'abeille. Disons que c'est un suc jaune, à odeur caractéristique, au goût plus ou moins âcre, produisant, appliqué sur la langue, un goût amer et caustique. Son introduction sous les téguments humains produit des réactions qui vont de la simple rubéfaction avec cuisson, jusqu'au gonflement des plus intenses accompagné de tous les symptômes alarmants d'un empoisonnement général. Cette variété dans ses manifestations me semble dépendre de plusieurs facteurs.

Elle dépendrait de l'abeille qui donne la piqûre et de l'individu qui la reçoit. Pour l'abeille même, les symptômes peuvent varier de piqûre à piqûre.

Pourquoi en effet ne pas appliquer à l'abeille cette grande loi, qui dans la nature régit le corps humain et qu'on formule : « la constitution et les humeurs du corps se ressentent de la nourriture qu'il prend et du milieu dans lequel il vit ». L'abeille ne vivant donc pas dans les meilleures conditions hygiéniques tant au point de vue du milieu que de l'alimentation est une abeille qui subit une tare dans son organisme et partant dans ses produits de sécrétion. Le miel de telle ruche ne l'emporte-t-il pas comme saveur et comme arôme sur tel autre ? La cire de tel essaim n'a-t-elle pas des qualités supérieures à la cire d'un essaim voisin ? Ne pouvons-nous pas concevoir également que le poison instillé par ce petit dard dentelé varie dans sa concentration, et aussi dans sa force, suivant non seulement son mode ou temps de production, mais aussi suivant certaines circonstances que la chimie nous décèlera un jour ? Et puis ! quelle garantie avons-nous qu'à côté du poison, il ne pénètre pas un de ces germes qui infectent l'air et qui en raison de leur mode d'inoculation se trouvent dans les meilleures conditions pour étreindre l'organisme entier dans leur action désastreuse et rapide ? Ne peut-on pas trouver dans ces causes l'explication de ces vertiges, syncopes, lymphangite, parfois coma, qui surviennent rapidement après la piqûre ? Il y a ici une question de réaction personnelle également en jeu ; c'est ce qui me faisait dire « que les conséquences de la piqûre dépendent également de l'individu qui la reçoit ». M. Collumbien me citait son fait personnel : la première année les piqûres étaient sans action sur lui ; les années suivantes le cadre avait changé de tableau.

En médecine nous voyons l'immunité la plus complète au milieu des maladies les plus contagieuses.

En chirurgie même, de deux plaies contaminées par les mêmes germes les plus virulents (streptocoques, staphylocoques), l'une guérira sans complication, l'autre entraînera son malade au bord de la tombe. Il y a donc une résistance vitale différant d'individu à individu.

Il résulte de cette dissertation qu'une piqûre d'abeille est toujours une chose à surveiller et à traiter.

Le remède le plus efficace et le moins dangereux me semble être le permanganate de potasse. C'est un des meilleurs bactéricides que nous ayons en chirurgie. Il a été l'objet de nombreuses expériences dans les pays chauds avec des venins autrement actifs que celui de l'abeille.

Je me rappelle avoir lu dans un ouvrage scientifique la relation d'un cas où un chien mordu par un reptile à venin d'intensité moyenne avait échappé à une mort certaine par l'application d'une solution concentrée de permanganate de potasse.

J'ai eu l'occasion de soigner les piqûres d'abeille, voir même de taon (*Tabanus bovinus*) : toujours le permanganate de potasse enlevait rapidement la douleur, diminuait le gonflement : jamais je n'ai eu de complications.

Voici le mode d'emploi :

Enlever rapidement le dard ; mouiller la plaie avec 2 ou 3 gouttes et y

diluer en frottant légèrement un cristal de sel. Y appliquer s'il y a lieu pour quelques heures une compresse imbibée d'une solution à un ou deux pour cent.

Cela ne présente qu'un inconvénient : la coloration de la peau qui du plus beau violet vire vers le brun le plus sale. Un simple lavage de la partie colorée avec une solution d'hyposulfite de soude y remédiera instantanément.

Dr VERBRUGGHEN.

(Extrait du *Luxembourgeois*).

QUESTIONS ET RÉPONSES

P. à V. — 1° La vapeur de soufre donne-t-elle mauvais goût au miel qu'on y aurait soumis pour le rendre aux ruches au printemps ?

2° Pour combattre la loque est-il bon de soumettre à cette vapeur : liteaux, couvertures et cadres vides ? Dites-nous la manière d'opérer.

Réponse. — 1° Nous n'avons jamais extrait le miel de rayons soumis à la vapeur de soufre, mais nous ne croyons pas que l'opération du soufrage donne un mauvais goût au miel, surtout si celui-ci était operculé. Avant de rendre aux ruches des rayons soufrés, on a soin de les exposer à l'air pendant un jour ou deux et les abeilles ne montrent pas de répugnance à les occuper ni à utiliser le miel qu'ils peuvent contenir encore.

Les Américains soumettent à la vapeur de soufre, pour le garantir de la fausse-teigne, le miel en sections qui a été retiré des ruches (*Guide de l'Apiculteur*, de A.-J. Cook, 13^{me} éd., p. 292 et 326). Cela seul suffit à démontrer que l'opération du soufrage ne nuit pas au miel.

2° Il est indispensable de désinfecter tout ce qui a appartenu à une ruche loqueuse. Si l'on a recours à l'acide sulfureux, on place les objets à désinfecter dans une caisse ou une armoire fermant hermétiquement (après avoir collé des bandes de papier sur les fentes s'il y en a) et l'on y introduit la vapeur de soufre par un trou que l'on bouche ensuite. On se sert pour cela de l'enfumoir, dans lequel on met la mèche soufrée. On peut aussi déposer le soufre sur une vieille assiette dans l'armoire, y mettre le feu et refermer rapidement, mais si l'on emploie une caisse cela est moins facile.

NOUVELLES DES RUCHERS ET OBSERVATIONS DIVERSES

M. Bellot, Chaource (Aube), 1^{er} septembre. — A la suite du mauvais mois de mai que nous avons eu, la première récolte a été mauvaise et les essaims naturels ont été très rares. Fort heureusement les secondes coupes de luzerne ont bien donné; en ce moment nos ruches sont donc bien garnies de miel et d'abeilles.

V. Genoud, Bourg-St-Pierre (Valais), 28 août. — Ma récolte n'est pas brillante : avec 16 ruches que j'avais au printemps je n'ai fait que 250 kilos de miel, plus un essaim naturel et un que j'ai fait pour essai, artificiellement, et qui m'a très bien réussi. Nos abeilles ont été contrariées dès la mi-juillet par un temps pluvieux; puis les reines de 1896 n'ont pas été d'une bien grande valeur; celles qui n'ont pas péri ont pondu beaucoup de mâles. J'en ai perdu une au mois de mars, une autre au mois de mai et la troisième le 1^{er} juin, ce qui fait trois ruches qui n'ont rien fait, en outre de la Dadant qui ne s'est pas bien hivernée du tout. A la première visite de mars, elle ne contenait pas plus d'un cadre chargé d'abeilles; aujourd'hui elle est pleine d'abeilles, mais en fait de miel elle n'a pas plus que son nécessaire. Je crains bien que ce genre de ruche ne puisse résister à nos hivers, je vais encore l'essayer une fois en changeant un peu notre manière d'hivernage.

A St-Cergues du Jura, où l'hiver est certainement aussi rude qu'à Bourg-St-Pierre, notre collègue M. Auberson a hiverné pendant bien des années avec un plein succès ses colonies logées en ruches Dadant. Dans l'Illinois, où réside M. Ch. Dadant, les hivers sont excessivement rigoureux, le thermomètre y descendant jusqu'à 35 et 38° C. au-dessous de zéro.

A. Bippert, Naghechir Gori (Caucase). — Comme ruche nous employons la Dadant-Modifiée; seulement nous faisons nos parois un peu plus épaisses que dans les modèles ayant cours en Suisse. Nos planches une fois rabotées ont trois centimètres d'épaisseur et nous faisons tous nos assemblages avec des vis. Je ne sais pas encore si nous ne devons pas fixer tous les chapiteaux et les hausses au corps de ruche au moyen de forts crochets, car les ours sont très abondants et très hardis, ce qui explique du reste pourquoi les paysans donnent une telle solidité à leurs ruches.

Pour la construction des ruches on se procure ici tous les matériaux, excepté pourtant des clous longs et minces pour l'assemblage des cadres; on n'a que des pointes tout à fait insuffisantes et nous serons obligés cette année d'en faire venir de France, attendu que les cadres que nous avons montés avec ce que l'on trouve à Tiflis laissent à désirer sous le rapport de la solidité.

Comme abeilles nous avons celles que nous avons trouvées en arrivant, c'est l'abeille commune du Caucase, qui ne semble différer en rien de l'abeille commune de chez nous; il est vrai que je suis absolument novice et que mon opinion en cette matière n'a qu'une bien mince valeur; il me semble cependant que l'abeille suisse est plus méchante. Les nôtres piquent très rarement et nous avons démonté une ruche du pays l'automne passé et pris une bonne partie du miel sans avoir été trop malmenés. Quand nous avons fait la récolte, les abeilles s'étant mises à piller, nous avons emporté trois ruches pour les enfermer, sans avoir essuyé aucune piqure; il me semble pourtant me rappeler que chez nous, dans ces occasions-là, on est souvent mal arrangé. (Oh oui! — *Réd.*)

Vorlet, Elie (Fribourg), 14 septembre. — Je viens vous rendre compte de mon année d'apiculture; car je sais que vous prenez plaisir à voir les débuts de vos jeunes élèves. J'en suis un, croyez-le. C'est grâce à la lecture de la *Conduite du rucher* que j'ai appris à soigner les abeilles et surtout à les aimer.

Je n'ai pas besoin de répéter toutes les plaintes sur la mauvaise récolte en miel de cette année. Toutes mes ruches ont leurs provisions hivernales, mais c'est tout.

Les fleurs qui nous donnaient le plus de miel ont peu ou point fleuri; l'esparcette n'a eu que fort peu de miel. Les secondes coupes ont donné un bon miel pour provisions. Il faut pourtant se contenter et espérer mieux pour l'année prochaine. Une ruche Dadant-M., qui n'avait que du couvain à la fin juillet et pas un brin de miel, a pendant sept jours rapporté près de 10 kilos. Il est vrai que ce sont des abeilles italiennes pure race.

J'ai maintenant six ruches Burki logées en pavillon et quatre Dadant-B. Il n'est pas difficile de faire la différence entre les deux systèmes.

Bonnemère de Chavigny (Maine et Loire), 18 septembre. — Novice en apiculture j'ai fait mes courtes études dans votre livre si clair et si complet et, par une circonstance fortuite, commencé mon apprentissage l'automne dernier en captant et en installant dans une ruche Dadant-Blatt un essaim d'abeilles qui, depuis trois ou quatre ans, avait élu domicile dans ma propre maison, à la campagne. Il avait occupé un placard d'une chambre en mansarde, en y pénétrant par le toit et un trou, laissé par mégarde, qui débouchait au milieu de la charpente. Je ne voulais pas le faire périr, mais désirais me débarrasser de ces hôtes devenus fort incommodes. Outre qu'ils rendaient la chambre inhabitable (peu de personnes consentant à s'exposer aux attaques de voisins si bien armés), ils y avaient commis d'assez notables dégâts: la chaleur de l'été avait fait fondre des rayons, le miel s'était répandu sur le parquet, avait traversé les planches, coulé le long des murs d'une chambre de l'étage inférieur, et les abeilles elles-mêmes, trouvant des fissures, avaient couru après leur miel et pénétré dans cette chambre, ma propre chambre. Force était donc de les expulser et c'est ainsi que sans l'avoir prémédité je suis devenu apiculteur d'occasion. Le succès de cette première campagne a réussi au-delà de mes souhaits les plus ambitieux, puisqu'on me disait que je tentais l'impossible, tandis que, bien au contraire, après un hivernage favorable secondé par une température généralement douce, j'ai obtenu une récolte que je ne connais pas toute entière, mais qui consiste au moins, pour la hausse, en quatre rayons pleins de beau miel operculé et 16 sections tout aussi belles qu'on peut le souhaiter. De plus, l'été m'a enrichi de trois essaims nouveaux venus du dehors et que le sort heureux du premier a sans doute attirés dans mon jardin.

Un propriétaire **cherche** un homme ou une famille bien au courant de l'apiculture et capable de diriger un rucher important. Adresser les offres au directeur de la *Revue*.